



POESIE.

Les Français aux Canadiens.

AIR: Ten serais-tu, &c.
Vous CANADIENS, vous n'avez pas nos frères,
Vous que l'histoire a richement vendus;

Extraits des Paroles d'un Croquant.

Par l'Abbé de La Mennais.

L'UNION.

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépeillé de ses feuilles; et ses branches au lieu de s'élever, s'abaisissent comme si elles cherchaient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls; mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez désempés, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus faible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle? Cependant, quand parait l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivent tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande: Combien êtes-vous? répondez: Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets: il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à s'assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffe en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savait qu'il en serait ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les faibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul, sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux, sera moins fort que quatre; et ainsi les faibles ne craindront rien, lorsque s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autres issues, ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvoit continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit: Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?

Et comme il était absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avait fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucun ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres: Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux: peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse.

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avait dit: Prions, dit encore: Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

— Les voyageurs sont nos compatriotes; le voyage à faire, l'Indépendance à obtenir; le rocher, ce sont les obstacles qu'un gouvernement tyrannique nous oppose.

Aucun comté ne saurait soulever seul ce rocher; mais Dieu en a mesuré le poids de manière que tout le pays agissant en masse, parviendrait facilement à le renverser.



LE SYMBOLE DEMOCRATIQUE DE THOMAS JEFFERSON.

Les principes suivants forment la plus brillante constellation qui ait guidé nos pas dans des temps de révolutions de réforme: nos sages et nos héros leur ont dévoué leur vie entière. Ils doivent être le symbole de notre foi politique, le grand moteur de toutes nos actions, le texte de toute éducation civique; et si jamais, dans un moment d'erreur, nous nous en écartons, hâtons-nous d'y revenir, et de regagner le port de la paix, et de la liberté.

- 1. Justice égale est due à tous et à chacun.
2. Défendre les gouvernements particuliers des États dans tous leurs droits et leur souveraineté, comme les remparts les plus sûrs contre toute tentative anti-républicaine.
3. Conserver le gouvernement général dans toute sa vigueur constitutionnelle.
4. Garder avec soin les droits de suffrage du peuple.
5. Une stricte économie dans les affaires publiques.
6. Conserver la foi de l'État toujours sacrée.
7. Encourager l'agriculture, en la mariant au commerce.
8. La propagation des lumières; et l'appel à l'opinion publique, pour tout abus quelconque.
9. La Liberté de la Presse et la Liberté individuelle.

LA REINE VICTORIA.

Les histoires les plus curieuses circulaient à Londres au sujet de la reine Victoria et de ce qui s'est passé dans ses appartements. Il y a quelque temps un des valets de chambre de sa majesté avait été renfermé dans la chambre à coucher de la reine, ou du moins dans la pièce y attenante. Les circonstances en avait été attribuées à une erreur commise par une des dames d'honneur. Le Morning Herald publia une histoire sur un autre jeune homme nommé Edward Cotton, de famille respectable, et que l'on a trouvé au palais, renfermé dans les appartements de la reine, sous des circonstances d'une nature extraordinaire, comme le dit le journal. Une épée de régiment et quelques lignes curieusement écrites furent découvertes dans la chambre à coucher; on trouva également sur le jeune homme deux lettres, l'une desquelles était adressée à la reine, et l'autre à l'honorable Auguste Murray, fils du duc de Sussex.

Il paraîtrait que M. Cotton se tenait depuis plusieurs semaines dans les appartements de la reine, où il avait une pièce favorite; lorsque la reine tenait une assemblée de ses ministres, on le faisait cacher derrière un meuble qui se trouvait dans la chambre de conseil. Cette affaire a produit une forte sensation à Londres. Il a été démontré assez évidemment, d'après Fenquete des officiers dignitaires, que le jeune homme en question occupait, jour et nuit, les appartements privés de la reine, y compris sa chambre à coucher.

L'ignorance et le crime.—Les tables criminelles pour 1838, qui viennent d'être mises devant le parlement d'Angleterre, montrent que de 23,094 personnes emprisonnées pour crimes, en 1838, il y en a 20,277 qui ne savaient ni lire ni écrire ou qui ne pouvaient le faire qu'imparfaitement, c'est à dire que sur 100 prisonniers il y en avait 88 qui n'étaient pas instruits. Un semblable tableau prouve fortement en faveur de l'éducation, comme moyen de prévenir le crime.

Moyen de conserver les fruits sans les sécher. On cueille les fruits par un temps sec et on les couvre avec soin de papier que l'on

attache avec du fil. Au moyen de ce fil, dont on a les extrémités dans la main, on plonge les fruits dans un bain de cire maintenue en fusion. Aussitôt que le papier est entièrement recouvert d'une couche de cire on retire les fruits, qui par ce moyen sont préservés du contact de l'air. On peut conserver ainsi des melons, des concombres, &c. Quand on veut expédier ces fruits, on les enveloppe dans du papier ordinaire et on les met dans des caisses ou barils contenant du son ou de la scure de bois.

INDUSTRIE.



Nous jouissons des biens que la nature nous accorde gratuitement, de l'air, de l'eau, dans certains cas et de la lumière, sans être obligés de les produire. Ces choses n'ont point de valeur échangeable, parce que les autres hommes, les possédant de leur côté, n'ont jamais besoin de les acquérir. N'étant susceptibles ni d'être procurés par la production, ni d'être détruits par la consommation, elles sortent du domaine de l'économie politique.

Mais il est beaucoup d'autres choses non moins essentielles à notre existence et à notre bonheur, dont l'homme ne pourrait jamais si son industrie ne provoquait, ne secondait, n'achevait les opérations de la nature. Telles sont la plupart des denrées, des marchandises et des matériaux qui servent à notre nourriture, à nos vêtements, à notre logement.

Lorsque l'industrie se borne à les recueillir des mains de la nature, on la nomme industrie agricole, ou simplement agriculture.

Lorsqu'elle sépare, mélange, façonne les produits de la nature pour les approprier à nos besoins, on la nomme industrie manufacturière.

Lorsqu'elle met à notre portée les besoins qui n'y seraient pas sans elle, on la nomme industrie commerciale ou simplement commerce.

C'est au moyen seulement de l'industrie que les hommes peuvent être pourvus, avec quelque abondance, de choses qui leur sont nécessaires, et de cette multitude d'objets dont l'usage, sans être d'une nécessité absolue, marque cependant la différence d'une société civilisée à une horde de sauvages. La nature abandonnée à elle-même ne fournit qu'imparfaitement à l'existence d'un petit nombre d'hommes. On a vu des pays fertiles, mais déserts, ne pouvant nourrir quelques infortunés que la tempête y avait jetés; tandis que, grâce à l'industrie, on voit en beaucoup d'endroits une nombreuse population subsister à l'aide sur le sol le plus ingrat.

On donne le nom de produits aux choses que l'industrie nous procure.

Il est rare qu'un produit soit le résultat d'un seul genre d'industrie.

La société en tout état de civilisation est divisée en deux grandes classes ou parties: l'une qui travaille et produit, pour cette raison, elle est nommée la classe productive; et l'autre, par l'accumulation des fruits du travail, la puissance héréditaire, ou la rapine, s'est acquis de quoi vivre sans labour; cette classe est dénommée la classe improductive.

Ces deux classes sont naturellement placées dans une situation d'intérêts opposés. La classe improductive vit en achetant les produits de ceux qui travaillent, et la classe productive vend une partie de ses productions. Cette dernière classe pense qu'elle ne peut trop avoir de ses produits, tandis que les acheteurs cherchent à en donner le moins possible. C'est une cause continuelle d'intérêts contraires.

La somme générale du bonheur d'une nation dépend plus de la proportion de ces deux classes qu'on ne le suppose ordinairement.

Si la division inégale de la propriété, jointe à un intérêt immense, payé annuellement sur une grande dette nationale, (comme en Angleterre) fournit des moyens d'existence, sans travail, à un grand nombre de riches et d'improductifs, la classe des travailleurs ou des producteurs, doit être accueillie par le travail nécessaire pour l'entretien d'un nombre si considérable de paresseux; au lieu que, dans un état où une division plus égale de la propriété et l'absence du revenu provenant d'une dette nationale, (comme aux États-Unis) force la plus grande partie de la population au travail, aucune classe n'est opprimée, et la somme du bonheur nationale est plus grande et doit toujours être en rapport au nombre de la classe qui lui est opposée.

Ce n'est pas une des tâches les moins utiles du journaliste que de suivre pas-à-pas les progrès de la science industrielle, et d'appeler l'attention du public sur les succès obtenus. Aussi nous nous ferons un devoir de ne rien négliger à cet égard.

TO THE PUBLIC.

It is ushering into existence a French Journal in the midst of a community whose vernacular idiom is English it seems to us due, in courtesy at least, to greet our American readers, friends and supporters in that language with which they are naturally most familiar, however conversant many of them may be with the professed text of The Canadian Patriot. We therefore do so in this initiatory N° of our paper, not indeed, as a transient homage only, from its proprietor to a patronising public south of the line 45° N., but in furtherance of the design which has been entertained at the suggestion of some of our patrons and well-wishers of devoting one or two columns of our journal to the reception of English matter which will generally embrace in a condensed form the substance of those articles in the French that may appear most important and interesting, or extracts from British and Colonial Journals bearing upon the interests of the United States and Canada, together with such brief communications as we may be favoured with on the politics of the British North American Colonies and translations of literary articles selected from French writers.

We are fully aware that thus circumscribed in its scope and objects the English department, (the rider,) of our French paper could scarcely alone entitle it to the support of our readers who may exclusively look to its English columns for information or entertainment and we therefore feel how much we shall be thrown upon the indulgence of our English reading subscribers in the prosecution of our undertaking. To their philanthropy, to their love of free institutions, to their sympathy for an oppressed people struggling for those free institutions, we confidently appeal, however, as adequate motives to invite and to secure their support—a support the more generous and the more gratefully received, since it will be almost entirely gratuitous and owe its origin to that ennobling disinterestedness which makes the exalted in soul, the liberal and the enlightened, prone to the sustaining of the great principles of Freedom amongst the Human Family, regardless of the exact measure of equivalence in return for pecuniary contributions.

Our political principles being exclusively the basis of our claim to patronage from that quarter, it is but fair that we should summarily explain what those principles are and how it happens that we should have assumed the anomalous position of a French Journalist in the midst of an English speaking community.

We hold these truths to be self-evident; that all men are created equal; that they are endowed by their creator with certain unalienable rights; that among these rights are life, liberty and the pursuit of happiness; that to secure these rights governments are instituted among men, deriving their just powers from the consent of the governed; that whenever any form of government becomes destructive to these ends, it is the right of the people to alter and abolish it and to substitute a new government, laying its foundations on such principles, and organising its powers in such a form as to them shall seem most likely to effect their safety and happiness.

These are the fundamental maxims of our political creed and to their consecration is this Journal dedicated. In applying them to the condition of the Canadian People we wish to be guided by truth, temperance and rationality, and not by prejudice, passion and revenge.

With reference to the remedy we have indicated to be justly and sufficiently explained and justified when it is borne in mind that with the liberty of the subject, the liberty of the press was prostrated in Lower-Canada, where every public journal advocating the rights of the People and opposing the tyranny of the Ruler lies crushed by the unrelenting hand of misguiding power; and the terror of Despots, is thus banished from the province and forced to take refuge under the Aegis of a neighbouring country whose political wisdom leaves the press wholly untrammelled, and free to exercise with confidence and security its influence over the public mind whether in upholding an administration or in hurling its thunderbolts against bad men, worse measures and corrupt governments.

A population of nearly half a million of souls, by this annihilation of the liberal press in Lower Canada, has been robbed of its means of political enlightenment and that at a period most critical to their present and future well-being; just at a juncture when political knowledge became the corner stone of a Temple of Prosperity and Freedom, and when public opinion required eminently to be led and enlightened.

Influenced by the desire of fostering in the breast of our Canadian fellow countrymen that love of Liberty which seems to be indigenous to the continent of America, and desirous of supplying as far as possible the desideratum which has been created by the war waged against the French and English press in our native land, we have undertaken the publication of the present Journal under the combined auspices of Canadian and American friends, in the hope, that finding its way into the heart of our suffering country, it may aid the people in maturing their judgments upon their present social and political condition, and render them more competent judges of the wisdom of future public measures that may be adopted against the disgraceful bondage which now involves the whole people in one common ignominious state of political degradation and military vassalage.

We will publish in both languages, if required, any advertisements that our well-wishers may favour us with, at the current rates.

Annouces.

MARCHANDISES A BAS PRIX. Au magasin de WAIT & TABOR, on trouve un assortiment étendu d'indiennes françaises, anglaises et américaines, et autres marchandises sèches et de goût, à vendre à très-bas prix, au comptant. Ceux qui désirent acheter, feront bien de passer au magasin, avant que d'aller ailleurs. Burlington, 7 août.—o.

SOULIERS FRANCAIS. Un joli assortiment de Souliers Français de Cabri, (Kid) légers et d'une qualité supérieure, dernièrement reçu et à vendre au magasin de WAIT & TABOR. — 7 août.—o.

PARASOLS! Un petit lot de Parasols unis, fleuris et bigarrés, dernièrement reçu et à vendre, au magasin à bon marché de WAIT & TABOR. — 7 août.—o.

LYMAN CUMMINGS, ATTORNEY AT LAW AND SOLICITOR IN CHANCERY, Office South-West corner, second floor of Strong's Building, on Court-House Square, BURLINGTON, Vermont. — 6 August 1839.—j.

FRESH GROCERIES. JEREMIAH POTTER, Would inform his friends and the public that he has just returned from New-York, with an extensive assortment of: WET AND DRY GROCERIES, selected by himself with especial reference to this market; among which may be found:—

Teas, coffee, lard and brown sugar, common, ping, Cane-sugar and fine cut tobacco, salt, flour, rice, ginger, pepper, spices, nutmegs and cloves, raisins, figs, jacks, pepper sauce, salaratus, soap, codfish, lamp oil, molasses, starch, axes and scythes, crickets.

LIQUORS: Holland and Baltimore Gin, Cognac and American Brandy, St. Croix and New-England Rum.

WINES. — ALSO — A few excellent Corn Baskets. Persons wishing to purchase any thing in the above line will find this goods as cheap as can be found. Burlington, 6th August 1839.

FAMILY GROCERIES AND PROVISIONS. N. J. MOREHOUSE, At the North-East Corner, Court-House Square, Basement Story of Strong's Building.

Offers for sale at retail an assortment of excellent Family Groceries and Provisions, among which will be found:—

Superior and common TEAS, Mocha, Porto-Rico and Leaf Sugar, Porto-Rico Molasses, Cane-sugar and Plug Tobacco, Pork, Flour, Fish and Salt, Pepper, Spices and Ginger, Claret, Malaga and Cassia, Nutmegs, Salaratus, London mixed Pickles, Pepper Sauce and Vinegar, Preserved Ginger, Tomato Catsup, Capers, Fig Blue and Pickled Sarsaparilla, Lamp Oil, Wax, Soap and Candles, Brooms, Brushes and Blacking, Crockery and Glass Ware, Fresh Figs, Raisins and Nuts, Fresh Lemons, and other articles too numerous to mention.

— ALSO — Stewart's celebrated Steam-Refined Candy. — 6th August 1839.—j.

CALEDONIA GAS SPRING WATER. Just received and for sale a fresh supply of CALEDONIA AND CONGRESS WATER, N. J. MOREHOUSE. — 6th August 1839.—j.

RAGS. Cash paid for clean RAGS at the Office of The Burlington Sentinel, above the Post-Office. Burlington, 6th August 1839.

LE PATRIOTE CANADIEN.

Journal dévoué à la politique intérieure et étrangère, à l'histoire, à la littérature, à l'agriculture, à l'industrie et au commerce, est publié une fois par semaine, à Burlington East de Vermont, par LEDGER DUBREUIL.

Le prix de l'abonnement est de \$4 pour l'année, payable d'avance, ou de \$5 payables à la fin de l'année; de \$2 25 pour un semestre payables aussi en avance, ou enfin de \$2 50, à l'expiration des six mois. Aucune souscription ne sera reçue pour moins d'un semestre.

Les insertions non accompagnées de directions écrites seront publiées dans les deux langues, aux taux ordinaires, jusqu'à ce qu'elles soient commandées. On traite de gré-à-gré pour les annonces d'une certaine étendue et qui devront être publiées plus de six mois.

Toutes les communications en lettres, devront non être adressées à M. FRANCIS DE PORT, à BURLINGTON, Vt. près de la Frontière du Bas-Canada.

- ON POURRA S'ABONNER AUX DIFFÉRENTS BUREAUX DE POSTE, ET A New-York, chez M. Bérard et Mondin; à Philadelphie, chez M. le Dr. Landry; à Boston, chez M. François Lecomte; à Dubuque, Wis., M. Charilly de Lorimer; à Galena, M. Michard Dupuis; à St. Louis, Missouri, M. le Dr. F. M. J. Trépot; à Kaskaskia, Illinois, M. Joseph Tremblay; à Des Plaines, M. Joshua Bell; à Prairie du Chien, Wis., M. Joseph Roberts; à Milwaukee, Michigan, M. Louis Franchère; à New-York-Oldham, M. Gagne et M. Aug. St. Denis; à Opelousas, Louisiane, MM. Ashicot et Gougeon; à l'Assemblée, de M. le Dr. F. M. J. Trépot; à Detroit, Mich., M. J. B. Vallée; à Saint-Marc, Mich., M. Gabriel Franchère; à Rochester, N. Y., M. W. L. Mackenzie; à Burlington, M. Charles Drollet; à Ogdensburg, M. J. C. Barker; à Cap Vincent, M. Pequet; à Albany, M. Joseph Poirier; à Pittsburg, M. Bock; à Montpellier, Vt., M. J. A. Vail.